



korn-Boud

Istor - Sevenadur

REVUE HISTORIQUE ET CULTURELLE
DE LA RÉGION DE PLABENNEC

P 17 à 19

Le Château
du Leuhan



P 3 à 7

La migration
bretonne
vers le sud-ouest



P 8 à 9

La vie culturelle
à Plabennec



P 10 à 11

Les début de la
Léonarde
à Plabennec



P 14 à 16

Le massacre
d'avout 44
à Plouvien

EDITORIAL

pennad-stur

Directeur de la publication :
Association Kroaz-Hent

Comité de rédaction : Fanch Coant, Louis Le Roux, Yvette Appéré, Jeanne-Thé Le Roux, Jean-Jacques Appéré, Mael Thépaut, Henri Le Roux, Maurice Roudaut, Jeannine Sanquer.

Dessins : Christian Bleinhant

Crédits photographiques : Collectage Kroaz-Hent, famille Le Gall, Mael Thépaut, Yves Segalen, Jean-Yves et Martine Berthou.

Conception et impression :
CLOITRE Imprimeurs 02 98 40 18 40

Le sommaire de chaque numéro du Korn-Boud est surtout lié aux connaissances et aux envies de nos différents rédacteurs.

L'équipe éditoriale



Killoeg Plouvien

war Woure'h-Wenn : glao !

(pluie)

war Lopre : amzer vras !

(beau temps)

ÇA S'EST PASSÉ À PLOUVIEN [COURRIER DU FINISTÈRE, DU 9-8-1924]

DE LA MANIÈRE D'ÉDUCUER SES ENFANTS

Monsieur Jean-François Marrec, cultivateur à Kerzeugan, en Plouvien, constate la disparition d'une somme de 202 fr.75 qu'il avait laissée dans une armoire. Soupçonnant du vol le fils de ses voisins, il en fait part aux gendarmes. L'enquête amène les aveux du jeune garçon. La mère de celui-ci, qui assiste à l'interrogatoire, entre dans une violente colère et injurie copieusement les gendarmes. Par égard pour ses enfants en bas-âge, elle a été laissée en liberté provisoire. Croyez-m'en, ce n'est pas ainsi que l'on corrige les défauts de ses enfants.

Publicité dans le même journal : un remède qui pourrait soigner les humeurs de la mère de Plouvien.



LA MIGRATION BRETONNE

vers le sud-ouest de la france au xx^e siècle

Par Yvette Appéré

De 1921 à 1950, il y a eu une migration organisée de familles paysannes bretonnes vers le Sud-Ouest de la France, en particulier vers la Dordogne et le Lot-et-Garonne. *«Aujourd'hui encore, le nombre de Bretons arrivés en Dordogne reste difficile à estimer. Il n'existe pas de statistiques officielles. Environ 2 000 familles sont venues avec cinq à six enfants, voire plus»*, rapporte Sylvain Le Bail, auteur périgourdin aux racines bretonnes qui raconte cette migration choisie dans son livre *«Cœurs de Breizh»*.

Les raisons

Suite à la mobilisation de 1914, est votée une loi gelant le prix des terres de façon à protéger les exploitations agricoles pendant la période de guerre. Ce gel a pris fin en 1921, entraînant une envolée du prix des terres (+80%) et une grande difficulté à s'installer pour de nombreux jeunes en Bretagne où la natalité était forte. *«Comme il n'y avait plus de terres pour tout le monde, les Bretons ont dû faire des choix. Certains ont quitté la Bretagne pour les États-Unis, d'autres se sont reconvertis ou sont partis à Paris»*, explique Sylvain Le Bail. En 1920, les syndicats agricoles du Finistère lancent un appel à leurs homologues pour recenser les territoires où des terres sont disponibles. La Dordogne répond à cette demande. Le Lot-et-Garonne est également retenu. *«Après la guerre de 14, la Dordogne s'est retrouvée avec peu de bras pour retourner la terre. Ici, c'était tout le contraire de la Bretagne, le cours des terrains agricoles s'était effondré. Pour le prix d'un hectare en Bretagne, vous en aviez trente en Périgord»*, poursuit Sylvain Le Bail.

L'organisation

En 1921, l'Office Central de Landerneau et l'Église organisent un premier déplacement d'une quarantaine de paysans vers le Sud-Ouest. Ils sont accompagnés par trois «pilotes», Pierre Le Bihan, François Tinévez (de Plabennec) et l'abbé Lanchès, qui les aident à trouver une exploitation à acheter ou à louer et à réaliser les démarches en français, alors que la plupart ne parlent que breton. Saïk Tinévez déclare en 1921 : *«Nous venons d'envoyer dans ce pays l'avant-garde d'une armée. Cette armée est pacifique, mais elle est ambitieuse, elle veut conquérir le Périgord !»*. Sous couvert de venir en aide aux paysans bretons sans terre, ce discours conquérant, la personnalité des initiateurs de cette migration (De Guébriant, Tinévez), et le soutien avéré de l'Église peuvent, avec le recul, poser question

sur les motivations profondes de l'opération. Plusieurs autres déplacements seront organisés sur la période de l'entre-deux-guerres, puis également à partir de 1946. Les convois partaient par train à la St-Michel. *«Ce fut un véritable traumatisme pour les familles qui savaient qu'elles ne reviendraient jamais sur leurs terres bretonnes, analyse Sylvain Le Bail. Ce n'était pas facile pour eux ici, ils étaient traités d'étrangers. Il y avait la barrière de la langue»*. Pour ne pas couper les Bretons de leurs coutumes, l'Église va maintenir le lien, notamment grâce à l'abbé Lanchès puis l'abbé Mévellec qui, en 1938, parraine à Bergerac l'Union Bretonne du Sud-Ouest. Un aumônier est là pour recueillir la confession des fidèles en langue bretonne. Dans *«Bretoned ar C'hreiste»*, bulletin mensuel de la colonie bretonne de Dordogne et du Sud-Ouest, on peut lire que l'abbé Mévellec aimait bénir les mariages, surtout entre Bretons, et se montrait très méfiant sur l'avenir de la pratique religieuse chez les couples mixtes. Certains immigrés considèrent que l'abbé avait une vision un peu trop bretonne de l'évolution de la colonie. *«Nous étions venus pour nous intégrer et non pas pour créer une union bretonne»*, commente Henri Pape, installé près de Villereal, en se rappelant le jour où l'abbé lui a reproché d'avoir épousé une Garonnaise.



Le Jumin 1955

Anne Guillou, dans son livre *«Terre de promesses»* s'interroge cependant sur les motivations réelles de cette migration franco-française assez unique : *«Une question demeure et elle restera sans réponse : derrière cette colonisation en réponse à un problème breton, ne se cache-t-il pas un projet missionnaire de colonisation «catholique» en Périgord ? Compte tenu*

des personnages dirigeants de l'Office Central de l'époque, comme le Comte Hervé Budes de Guébriant, grand propriétaire terrien, ultra-catholique, réactionnaire en politique mais ingénieur-agro favorable au progrès en agriculture, concepteur et promoteur de la corporation paysanne, il est permis de l'envisager. Question subsidiaire : tous les émigrés étaient-ils des volontaires au départ ou leur a-t-on fait comprendre que leur départ se faisait dans leur propre intérêt mais aussi dans l'intérêt «général» ?

Nous avons souhaité, dans les articles ci-après, faire partager le vécu concret de quelques familles de notre région qui se sont lancées vers l'inconnu en abandonnant parents, amis, maison et mobilier. Ce sont parfois les enfants, nés dans le Sud-Ouest, qui témoignent et qui nous transmettent les difficultés ou les satisfactions ressenties par leurs parents à l'époque. Plusieurs restent aujourd'hui attachés aux origines de leur famille. Ils ont conservé des contacts avec leurs cousins bretons, et reviennent en vacances en Bretagne.

Sources : *Coeur de Breizh*, Sylvain Le Bail – *Terre de promesses*, Anne Guillou - *Journal Sud ouest* du 31/5/2011 – *Bretoned ar C'hreiste*, Bretons en Aquitaine - Témoignages recueillis par Chantal Ségalen auprès de ses parents - *Collectage de Jean-Louis Salaün* auprès de Jeanne Le Gall en 2000.

Automne 1947. La famille Le Gall quitte sa ferme de Mesmeleugan à Plouvien pour planter du tabac en Lot-et-Garonne

Témoignage de Jeanne Le Gall en 2000, à 89 ans. Collectage de Jean-Louis Salaün

Dans les années 30, Jean Le Gall (Yann Vras), exploitait une ferme à Moguerou en Plabennec, avec son épouse et les aînés de ses enfants. Son fils Pierre s'étant marié en 1936 avec Jeanne Bescond de Plouguin, toute la famille quitte Moguerou pour une ferme plus importante à Mesmeleugan en Plouvien, à la St-Michel 1936. En 1947, après le décès du père, Pierre et Jeanne ont pour objectif de devenir propriétaires. Leur beau-frère, Goulven Charretteur, dont la famille est implantée dans le Lot-et-Garonne depuis 1921, leur propose de venir prospecter les fermes à vendre dans ce département où les prix sont inférieurs à ceux qui se pratiquent en Finistère. Le couple se rend donc au bord de la Garonne et se met en rapport avec un marchand de biens qui leur fait visiter les fermes à vendre autour de Marmande. A la veille de leur retour, deux affaires sont en vue. L'une plaît à Jeanne en raison du confort de la maison. Une autre située au lieu-dit «Le Brustis» au Mas d'Agenais, est située près d'un point d'eau. Pierre relève cet intérêt pour abreuver les animaux. Ce sera le choix final. Il ne restait plus qu'à rentrer et planifier le départ pour la St-Michel.

La grande aventure

Ils cèdent au repreneur de Mesmeleugan la quasi-totalité du cheptel et du matériel. Ils conservent cependant les outils agraires jugés utiles, leur meilleure vache laitière pour subvenir aux besoins de la famille. Ils gardent également deux chevaux (un «trait breton» et un «demi-sang» hérité de l'armée allemande après la débâcle), une charrette et un char-à-banc qui aura une grande importance pour la suite. Au jour prévu, un camion est venu prendre les meubles et le matériel pour la gare de Brest. Les animaux feront les 18 km de route à pied. Jeanne n'oubliera jamais cette terrible journée : *«J'ai quitté Plouvien de très bonne heure avec la vache. Arrivés à Brest, nous avons participé au chargement du wagon dont le départ était prévu le lendemain. Pierre est resté dormir sur place pour surveiller le wagon et nourrir la vache et les deux chevaux. Moi je suis rentrée très tard le soir avec le camion. Nous n'avions rien mangé de la journée. A mon retour, ma belle-mère et nos trois enfants dormaient tous dans le seul lit restant. J'ai mangé un ragoût froid, puis je me suis reposée un peu. De bonne heure le lendemain, le taxi était là pour nous conduire à la gare. Adieu Mesmeleugan, adieu Plouvien !»*.

Une nouvelle vie commence

La nouvelle ferme du Brustis au Mas d'Agenais est située près de la Garonne. La terre est très riche en raison des crues régulières du fleuve. La manufacture de tabac et le centre de traitement se trouve à 6 km de Tonneins, et c'est vers cette production de tabac que s'orientera la famille. Les 12 hectares sont regroupés autour d'un bâtiment abritant sous un même toit la maison d'habitation, l'étable, la grange à fourrage et le séchoir à tabac. Comme le leur avait annoncé leur beau-frère, cette ferme fut acquise à un prix bien inférieur à ceux qui se pratiquaient dans le canton de Plabennec. Cette transaction comprenait en plus un hectare de tabac (36 000 pieds) prêt à récolter, 2 bœufs de labour et un fût de vin, se souvient Jeanne.

Dès l'installation faite, l'urgence était de rentrer ces pieds de tabac. Or le couple n'avait aucune pratique de ce travail, et pour cause... Sur les conseils du technicien, la récolte sera confiée à des voisins sur la base du 50/50. Cette solution a permis à Pierre et Jeanne de participer aux travaux aux différents stades et ainsi d'apprendre le métier. L'année suivante, un quota de 40 000 pieds leur a été octroyé, mais ils n'en planteront que 30 000. Il en sera de même en 1949. La qualité de leur travail est vite reconnue et en 1950, il leur est accordé à nouveau 40 000 pieds plus le rattrapage de 10 000 pieds non produits les deux années précédentes. Pour cela, une prime leur est proposée en plus de la valeur normale de la marchandise. Malgré la somme de travail que cela représente, «le défi est accepté». Les premières récoltes leur ont permis de vérifier l'intérêt financier de cette production, et ils



Yves et Jeanne en 1956

ont pris le virus. Mais le travail est important et essentiellement manuel : la récolte à la faucille, le séchage pendant deux mois, puis en décembre le conditionnement. 50 000 pieds, c'est 450 000 feuilles à classer en 5 ou 6 groupes selon la taille et la couleur obtenue après séchage. Puis le soir après dîner, dans l'odeur de tabac qui imprégnait les vêtements, il fallait réaliser les «maniques» : 24 feuilles disposées en rosace, soit 18 000 unités ! En janvier, venait le temps de la livraison avec inspection des experts qui vont noter la qualité et l'esthétique de chaque production. Dès 1960, une deuxième ferme de 10 hectares, située à proximité de la première, est venue s'ajouter à celle du Brustis. Avec l'aide des enfants, ils se sont lancés dans la production de tomates et de maïs irrigué.

L'intégration

«Nous avons été très observés», se souvient Jeanne. «Ce qui a le plus surpris les locaux, c'est de nous voir labourer nos terres à l'aide de nos chevaux, et non avec des bœufs comme ils faisaient dans la région. Nous attelions aussi le magnifique cheval demi-sang tous les dimanches pour rendre visite à nos beaux-frères et sœurs, mariées entre-temps à des agriculteurs de la région. Très vite, nous avons été sollicités par les voisins pour, tantôt conduire untel à la gare, tantôt une telle à la maternité, etc. Cela a été un élément d'intégration. De plus, nous avons acheté une deuxième

vache laitière sur place. Nous produisions du beurre et c'était une denrée rare dans ce coin où il y avait très peu de production laitière. Nous avons donc fait beaucoup de connaissances. Pierre de son côté, tout comme à Plouvien, s'est investi dans la vie mutualiste et syndicale où il a eu des responsabilités. Nous avons aussi, dans les années 60 à 80, reçu la visite d'amis ou de voisins de Plouvien. Nous étions une étape sur la route de Lourdes».

Au fil des années, Jeanne a pris l'accent gascon, mais n'a pas oublié le breton.



Migration de Yves Ségalen dans le Lot-et-Garonne en 1948

Yves Ségalen est né le 1/1/1919 à Leslevret, à 3,5 km à l'ouest du bourg de Plabennec. Il est le 10ème d'une famille de 12 enfants. Les 5 filles deviendront religieuses et 2 des garçons seront prêtres. Pierre Ségalen, le père, est mort de la tuberculose en 1927, alors que Yves n'a que 8 ans. Après le certificat d'études, il va donc rester aider à la ferme. En 1939, quatre de ses frères étant déjà mobilisés, Yves est déclaré soutien de famille, et il va s'occuper de la ferme jusqu'en 1945. En août, il est convoqué pour participer à l'occupation en Allemagne. Il revient en

janvier 1946. Un de ses frères, Joseph, reste à la ferme et se marie. Yves travaille donc comme journalier chez des voisins, et cherche une ferme à louer ou à acheter, mais il n'en trouve pas.

Le départ

En 1948, Yves décide d'écrire à l'Abbé Mévellec, installé à Périgueux, et qui aide les bretons à trouver du travail dans le Sud-Ouest. Celui-ci lui donne l'adresse de la famille Donniou, originaire de Châteaulin et venue dans cette région en 1924. Ils cultivent une ferme sur la commune de Lalandusse, dans le nord du Lot-et-Garonne. Yves leur écrit et ils acceptent de l'employer comme ouvrier agricole. Il quitte donc sa famille et la Bretagne, et part prendre le train avec simplement son vélo et une valise. Il arrive en gare de Marmande le 20 novembre 1948, et rejoint la ferme Donniou en car puis termine en vélo. Le plus jeune des fils Donniou, Jean-Claude, l'attend au bout de l'allée. Ce dernier se souvient encore de son arrivée. Comme il était trop jeune pour l'école, il a souvent accompagné Yves aux champs par la suite.

L'adaptation

Le premier hiver, Yves souffre beaucoup du froid. Le climat est différent du climat breton, plus froid l'hiver et plus chaud l'été. Il n'avait jamais porté de short jusque-là, mais la chaleur du Sud-Ouest va le décider. Sa mère s'en étonnera beaucoup lors de sa première visite. Comme en Bretagne, Yves s'occupe des vaches, mais il doit aussi apprendre à cultiver la vigne et la prune qui, une fois cuite donne le pruneau, grande spécialité de la région. Il suit des cours à la Maison Familiale de Lauzun. En 1949, il s'achète une moto. Beaucoup de Bretons s'étant installés dans la région, des fêtes sont organisées pour leur permettre de se rencontrer. En 1950, à Montflanquin, l'abbé Mévellec présente Yves à la famille Bécarn qui est venue du Cloître-St-Thégonnec en 1930. Ils ont une fille, Jeanne, qu'il se met à fréquenter.

L'installation

Une ferme est à vendre à Lalandusse, et Yves souhaite l'acheter, mais il ne dispose pas d'assez d'argent. Un de ses frères, Jean-Louis, qui n'a pas non plus de situation en Bretagne, vient le rejoindre en 1951. Ils s'installent ensemble sur la ferme du Jumin le 8 septembre 1951, en tant que fermiers d'abord, le temps de réunir les fonds nécessaires. Mais le Crédit Agricole ne leur accorde pas le prêt car ils n'ont pas de garant et ne sont pas connus dans la région. Le 13 septembre 1952, Yves et Jeanne se marient, en même temps que Suzanne, une sœur de Jeanne. Plusieurs membres de la famille viennent de Bretagne pour l'occasion, et la mère de Yves restera quelques mois avec eux.

Ils achètent une jument dressée, et l'ancien fermier du Jumin apprend à Yves à presser et fouler le raisin puisque la ferme dispose d'une vigne. Enfin, en mai 1953, ils parviennent à acheter la ferme de 22 hectares, la maison d'habitation avec quelques meubles et le matériel pour exploiter ainsi que quelques vaches. Ils ont l'électricité, mais il faut puiser l'eau au puits jusqu'en 1963, et ils se chauffent uniquement avec une cheminée. Yves et Jeanne font leur voyage de noces en Bretagne pour Noël 1953 et visitent la famille et les amis à cette occasion. L'hiver 1956 est très froid et la température descend jusqu'à -25°. Pour se chauffer, ils achètent une cuisinière à bois.

Jean-Louis, le frère de Yves, se marie le 20 novembre 1957. Mais il n'y a pas de place pour deux couples sur la ferme ; alors Yves et Jeanne repartent fermiers pendant quelques années dans une ferme voisine. Mais Jean-Louis et sa femme n'arrivent pas à s'en sortir et, en 1961, ils décident de partir et de vendre leur part à Yves, qui se réinstalle définitivement à Jumin. Ce fut une période très difficile car il devait à la fois rembourser son crédit et payer son fermage. L'installation des migrants bretons dans le Sud-Ouest n'a donc pas toujours été un long fleuve tranquille, et pour s'en sortir ils ont dû faire preuve de capacités d'adaptation, se montrer bons gestionnaires et persévérants.

Mais Yves s'intègre très bien dans sa commune et s'investit dans le syndicalisme agricole comme secrétaire de la FNSEA. Il sera aussi conseiller municipal durant trois mandats. Jeanne, de son côté, participe aux réunions paroissiales et fait le catéchisme. Ils ont régulièrement des visites de la famille bretonne pour les vacances. Une bonne occasion de faire des photos et de parler un peu breton. Ils ont eu trois enfants : Gérard (1957), Chantal (1960), et Jean-Michel (1974). Ils leur ont donné 6 petites filles et 3 arrières petites filles. Ils ont été, pour leur famille, un exemple de courage tout au long de leur vie. Yves est décédé à son domicile le 8 octobre 2015, à l'âge de 96 ans, et Jeanne en maison de retraite le 30 décembre 2017 à l'âge de 88 ans.

Chantal Ségalen, née dans le Lot-et-Garonne en 1960, a bien voulu nous raconter l'histoire de sa famille d'origine bretonne par son père, Yves Ségalen, qui est parti de Plabennec en 1948, et par sa mère, Jeanne Bécarn, partie du Cloître-St-Thégonnec avec ses parents en 1930, à l'âge d'un an.



Migration de la famille Becam



Les parents de Jeanne, Marie-Renée Madec-Cousin et Jean-Yves Bécam, se sont mariés le 29 octobre 1928, au Cloître-Saint-Thégonnec, dans le nord du Finistère. Jeanne y est née le 19 octobre 1929.

La migration

Ne trouvant pas de ferme à acheter en Bretagne, ils décident, comme de nombreuses familles à cette époque, de partir s'installer dans le Sud Ouest de la France. C'est Monsieur De Guébriant, président de l'Office Central de Landerneau, qui leur procure des contacts en Dordogne. Jean-Yves prend le train pour se rendre sur place et choisit une ferme à acheter dans la commune de Rampieux. Il faut donc déménager. Le voyage est prévu pour la fin septembre 1930, après les récoltes.

Ils prennent à Morlaix le train qui les amènera jusqu'à la ville du Buisson, en Dordogne. A cette époque, il faut deux jours de voyage. Jean-Yves, accompagné d'un de ses frères et d'un beau-frère, Joseph, prend un train de marchandises avec quelques vaches, 2 juments, une pouliche de 1 an, 2 charrettes à cheval, 1 vélo et des meubles (1 lit-clos et son banc, d'autres meubles et une baratte). Aux arrêts dans les gares, il faut parfois abreuver les bêtes, et le soir, les nourrir et traire les vaches.

De son côté, Marie-Renée, enceinte de son 2ème enfant, prend le train voyageurs avec sa belle-mère, sa jeune sœur de 15 ans, Hervelyne, qui a décidé de s'installer avec eux, et Jeanne qui a bientôt 1 an. Le soir, à l'arrivée à la gare du Buisson, Marie-Renée doit trouver à manger pour tout le monde, et du lait pour Jeanne. Le chef de gare veut fermer la gare pour la nuit et les faire partir. Elle doit insister pour qu'il les laisse passer la nuit à l'abri. Les fermes du coin ne produisant pas de lait, il lui en indique une où des Bretons se sont installés depuis peu. Elle doit marcher 3 km dans la nuit pour y arriver. Quand elle revient enfin avec du lait, toute la famille pleure.

L'installation

Le lendemain, il faut terminer le voyage à pied jusqu'à la ferme du Raymondi. Il y a une petite maison avec une cuisine où l'on vit, et une chambre de chaque côté. Ils y resteront 3 ans. Au cours des étés, les récoltes sont souvent détruites par les orages de grêle.

Au bout de 3 ans, les anciens propriétaires souhaitent revenir car ils ne se plaisent pas là où ils s'étaient installés. Ils font donc l'échange des fermes, et la famille part s'installer aux Andrieux dans la commune de Paulhiac, près de Montflanquin. Jeanne a 4 ans. L'hiver, ils utilisent l'eau du puits derrière la maison



Jeanne Becam-années 1950

mais l'été il est à sec et il faut descendre à la rivière du Laussou pour chercher de l'eau. Ils cultivent beaucoup de légumes, achètent des porcelets au marché qu'ils engraisent et revendent. Ils font du beurre avec le lait de leurs vaches, et le vendent aussi. Les gens du coin commencent à apprécier le beurre qu'ils ne connaissaient pas avant. Le boulanger porte le pain à la maison, en échange de la livraison du blé. Petit à petit, avec leurs voisins, ils vont apprendre à cultiver le tabac. Marie-Renée va gaver des oies comme ses voisines, apprendre à faire confire la viande et la conserver avec la graisse. Les juments sont dressées pour travailler la terre, et ils vendent les poulains.

En 1950, Jeanne, leur fille, rencontre Yves Ségalen et ils se marient en 1952.



LA VIE CULTURELLE À PLABENNEC

du patronage saint-thénénan à la salle tanguy malmanche

Par xxxxxxxxx

Avant l'institution des congés payés en 1936, à Plabennec comme ailleurs, il n'existait pas de temps libre pour les loisirs. En dehors de la messe, des vêpres du dimanche et de quelques pardons, les habitants, surtout les ruraux, ne quittaient pas beaucoup leur lieu de vie et de travail. Seuls les jours de foire et de marché étaient prétextes à sortie. A Plabennec, le premier mardi de chaque mois avait lieu une grande foire. Et même si la famille n'avait pas de bête à vendre ou à acheter, elle venait échanger, prendre des nouvelles en buvant un verre dans les nombreux bistrotts qui entouraient la place. Elle pouvait également participer aux animations : manèges, jeux, stands de bonbon, etc, tout ceci au Champ de foire.

Du patronage au foyer des jeunes

Si, depuis les **années 30**, il y avait déjà une vie culturelle à Plabennec, elle était entièrement contrôlée par les religieux de la paroisse, leur sacerdoce étant de maintenir leurs ouailles «sains de corps et d'esprit». Le patronage a été baptisé l'**Etoile Saint-Thénénan** en 1939 en l'honneur du saint patron de Plabennec. Les prêtres ont donc mis en place et dirigé divers loisirs : le foot, la gymnastique, la clique, le théâtre, le cinéma, les colonies de vacances, etc. Ce patronage se trouvait à l'emplacement de l'actuel super U. Pas de mixité pour ces activités, les religieuses s'occupant donc des filles. Suite au concile Vatican 2 et aux événements de mai 68, la jeunesse a été incitée à s'investir et à prendre le relais des religieux et, c'est ainsi qu'à la fin des années 60, a été créé le **Stade Plabennecois** et le **Comité des Fêtes**. A l'époque déjà, des bals et des concerts étaient organisés au Champ de foire sous un chapiteau. Certains ont encore en mémoire les concerts de



1949- Gymnastique féminine au terrain de Kergoff

Pierre Perret ou les Compagnons de la Joie. Le comité des fêtes organisait aussi le radio-crochet devenu aujourd'hui les Tréteaux Chantants, ainsi que l'élection des reines de Plabennec. C'est aussi à cette époque que les courses de trottinettes ont eu leurs heures de gloire dans le bourg de Plabennec pendant une dizaine d'années.



1967-Le 1er groupe d'Allemands de Waltenhofen réau Õ la mairie de Plabennec

En 1966, un groupe de jeunes Plabennecois, membres du **Foyer des Jeunes**, sous la présidence de François Moysan, se rend à **Waltenhofen** pour un échange culturel avec leurs homologues d'outre-Rhin. Dix ans plus tard, le 22 août 1976 eut lieu l'officialisation de ces échanges et la création d'un comité de jumelage. Le foyer des jeunes se trouvait à l'emplacement de l'ancien patronage. C'est là que les jeunes organisaient à chaque vacances scolaires ce qu'on nommait des «Boums» à l'époque. Ils ont aussi créé un «club photo», un «club radio». Des séances de «ciné-club» étaient proposées. Les jeunes aimaient se retrouver le samedi soir ou le dimanche après le match de foot pour jouer au tennis de table, boire un verre ou échanger tout simplement. Afin d'entretenir et d'améliorer les rela-



1946-La clique de l'EST, cour du patronage

tions avec leurs amis allemands, des cours d'allemand étaient proposés pour favoriser les échanges.

Du foyer des jeunes vers une Maison des Loisirs et de la Culture

Les activités se multiplièrent et les jeunes bénévoles du foyer avaient le souci de les ouvrir à tous : enfants et adultes. Le foyer des jeunes est devenu la «**Maison des Loisirs et de la Culture**» en octobre 1971, dans les locaux de Pont-Quinou.

Des ateliers étaient proposés aux enfants de 7 à 14 ans tous les samedis après-midi : dessin, poterie, chant, danse, couture, etc. Quelques jeunes de la commune initiés à la guitare vont proposer bénévolement des cours, et de 20 adhérents en 1972 ils seront 123 en 1979. Dans les années 70 de nombreuses autres activités verront le jour à la MLC : un club de dessin, un labo photo, le carnaval, des rallyes pédestres, automobiles ou vélos, sans oublier l'organisation des «Foulées Plabennecoises» qui obtiendront chaque année un vif succès. Des camps de vacances proposés aux jeunes adolescents de la commune sont animés par des bénévoles, ce qui rend le coût abordable pour tous. Dans le souci de diversifier les activités, la MLC met en place des cours de Breton, d'histoire de la Bretagne, de flûte irlandaise, de danse folklorique. En 1984 la M.L.C. comptait plus de 400 adhérents et proposait 25 activités dont 10 animées par des professionnels. Un groupe de jeunes et adultes a entrepris la restauration de la chapelle de Loc Mazé qui était en ruine. En 1975, les jeunes ont organisé le centenaire de la naissance de Tanguy Malmanche et, suite à cet événement, l'association **Kroaz Hent** a été créée afin de manager toutes les activités se rapportant à la **langue et à la culture Bretonne**. Août 1985 a été marqué par un événement qui a duré plusieurs jours et qui a rassemblé des milliers de spectateurs : le lever du menhir de Prat Ledan. Plusieurs associations s'étaient jointes à Kroaz-Hent pour l'organisation des repas, concert et autres animations.



1980 -cours de guitare

cours d'allemand... Pour l'enseignement musical, la municipalité a pris le relais avec une **école de musique** en 1985 qui deviendra **l'EPCC** ensuite. La municipalité a mis des locaux à la disposition des associations, ceux-ci se trouvant parsemés jusque dans la périphérie de la ville. Les associations Les Arts sur la ville puis Pump Up the Volume, Vis ta mine ont con-

En 1986, devant la multiplicité des activités et la lourdeur administrative les bénévoles de la MLC ont opté pour une dissolution de l'association. Certaines activités ont donné lieu à la création de **nouvelles associations** : dessin, couture, club féminin, bagad, danse, chorale, chapelles, culture bretonne, yoga,



1980- le carnaval

tinué à animer la vie plabennecoise : concerts, théâtre, carnaval, marché de Noël, sans oublier le fameux «bison grillé» qui avait lieu lui aussi au Champ de foire.

Des associations jusqu'à un service culturel et une salle de spectacle

Dans les années 2000, on recense à Plabennec plus d'une vingtaine d'associations dites culturelles. La vie associative est toujours aussi dynamique dans la commune, chacune fonctionnant plutôt en autonomie, à l'aide de bénévoles et de subventions de la commune. Elles offrent aux Plabennecois des événements en lien avec leurs objectifs.

Comme au temps du patronage, du foyer des jeunes ou de la MLC, la municipalité a souhaité à nouveau fédérer les différentes activités culturelles, ceci dans un souci de créer plus de lien social et de soutien afin que la culture devienne l'affaire de tous. C'est ainsi qu'a été créé en 2009 un **service culturel** chargé de répondre aux besoins des plus jeunes comme des aînés et de faire de la culture un des piliers du développement de notre commune. Si nous n'avons jamais eu à Plabennec de Centre socio-culturel, on peut dire que ce sont les efforts de nombreux bénévoles qui sont récompensés en 2014, lors de l'inauguration en plein centre-ville d'un espace culturel, avec une salle de spectacle digne de ce nom et qui porte le nom d'un écrivain ayant marqué son passage à Plabennec : Tanguy Malmanche. La culture retrouve ainsi sa place au cœur de la ville, là où se trouvaient autrefois le patronage et le champ de foire.

LES DÉBUTS DE LA LÉONARDE

Collectage par Louis Le Roux en janvier 2011

La coopérative La Léonarde, qui a marqué la vie quotidienne de nombreux Nord-Finistériens au XX^{ème} siècle, fut créée il y a 100 ans à Plabennec par Saïk ar Gall. Les débuts de cette coopérative alimentaire nous ont été retracés lors d'une interview de son fils François Le Gall, récemment décédé. L'enregistrement de ce collectage effectué en breton en 2011 est désormais disponible sur le site de Kroaz-hent au lien suivant : <https://www.kroaz-hent.org/index.php/fr/histoire-collectage>



Le fourgon de livraison à domicile

• François, comment a commencé la Léonarde et quand ?

On peut dire que la Léonarde a été créée par le syndicat agricole. Les mutuelles ont été mises en place à Plabennec vers 1905. Les mutuelles n'étaient pas le syndicat agricole, mais c'est le même groupe de personnes qui a été à l'initiative des deux. Beaucoup d'entre eux étaient dans les deux associations.

• Le syndicat, c'était le «syndicat de Landerneau» ?

A ce moment-là, non. Mon père s'y est souvent opposé. La caisse de réassurance, quand elle s'est créée, avait besoin de se renforcer, mais il n'a pas toujours été d'accord avec elle : les gens de Landerneau voulait profiter de la vitalité de ceux de Plabennec, mais ici à Plabennec ? il se trouvait plusieurs personnes capables de leur tenir tête ; et ils ont créé leur propre caisse.

• Au début, il ne s'agissait que d'assurer les chevaux ?

Oui. Et on désignait trois personnes dans chaque «cordelée» (la paroisse était subdivisée en «cordelées», ici par exemple c'est la cordelée du Leuhan), qui avait pour rôle de répertorier tous

les chevaux et leur valeur (certains peut-être auraient eu envie de tricher), et les cotisations étaient établies d'après ces estimations.

• Est-ce qu'on vendait des marchandises aussi au «syndicat» ?

Le syndicat-boutique a suivi le syndicat-idées. Le magasin se trouvait là où se trouve maintenant la marbrerie Donval. Mon beau-père a transporté des pierres pour sa construction. Ils avaient l'habitude d'acheter en gros, et avaient construit le magasin au bord de la voie ferrée.

• Et la Léonarde ?

Elle a démarré après la guerre ; l'assemblée générale statutaire a eu lieu en 1919.

• Qui étaient les initiateurs ?

Il y avait mon père, Ellegoet de Lanorven, Saïk Tinevez, André de Saint-Erep, Kermarrec, je ne connais pas tous les noms. Ils ont fait des bénéfices en vendant, à gauche et à droite, les surplus américains : des chaussures, des baraques, des vêtements, etc. Ils les avaient achetés aux Américains, plutôt aux Domaines sans doute. Le syndicat ici s'était regroupé pour acheter tout cela en 1918-19, tout de suite après la guerre ; et grâce à l'argent qu'ils avaient gagné, et aussi à des actions qu'ils avaient vendues, la Léonarde a pu démarrer. C'était une coopérative ; on disait la Coopé.

• Là où se trouve maintenant le Super U ?

Non. Le siège se trouvait là où est l'école Saint-Joseph, dans le bâtiment qui est au centre, avec une cave en-dessous. Tout était là, les stocks, le bureau, le directeur. Mais par la suite, les prêtres qui faisaient partie du comité directeur ont contraint le conseil d'administration à vendre le bâtiment pour qu'on y installe l'école et à déplacer la Léonarde à l'endroit où se trouvait précédemment l'école, là où est maintenant le Super U. L'école Saint-Joseph a été inaugurée en 1923.



Saïk Ar Gall

• Où vendait-on les marchandises ?

Ils avaient acheté une maison près de l'église ; la famille Crenn et Marie Tynévès y habitaient. Marie a longtemps tenu la boutique. Ça a été la première succursale. Ensuite, comme cela marchait bien à Plabennec, on en a créé à Lesneven, à Landivisiau, à Saint-Pol (mais là ça marchait moins), à Lanhouarneau.

Ensuite, la Léonarde a absorbé l'Alliance des Travailleurs de Brest, qui était aussi une coopérative et qui vendait les mêmes marchandises. A Plouguerneau il y avait trois succursales : au bourg, à Lilia, au Grouaneg. Celles de Saint-Renan, Landivisiau, Landerneau, Plabennec étaient celles qui marchaient le mieux : population plus importante, foires...

• Qui ont été les dirigeants ?

Montfort a été le premier directeur. Peut-être y a-t-il eu quelqu'un avant lui, je ne suis pas sûr, mais mon père l'a débauché de Landerneau, où il travaillait dans un dépôt d'engrais, de ciment, etc... Il avait été instituteur dans sa jeunesse ; il était né au hameau de Roz-Vily à Elliant, il a donné ce nom à l'un des vins vendus par la Léonarde, et quand il a construit ici, il a aussi appelé sa maison Roz-Vily. Il a été directeur pendant une trentaine d'années ; c'est lui qui a fait tourner la Léonarde. Quand Montfort a laissé son poste, ça a été assez tendu. Finalement, c'est Louis Jaouen qui a été élu président, dans les années 60.

Ensuite est arrivé L'Hénaff, comme directeur d'abord, puis comme président. Quand il était président, il y a eu comme directeur un Morbihannais, Grouhel, qui s'occupait auparavant de l'intendance à l'Arsenal.

Bossennec a été directeur aussi, puis Chossec, qui a lancé Super U. C'est lui qui a enterré la Léonarde si l'on veut. Son fils lui a succédé.

La Léonarde et le Super U ont fonctionné un moment en même temps, mais la Léonarde s'est déplacée au Cosquer.

• Le transport ?

Par charrette à cheval d'abord, mais assez vite il y a eu des camions.



1925-La 1ère Léonarde-famille Crenn

• Que vendait-on au début ?

Des aliments, et de la boisson aussi. Avant la guerre, on ne buvait pas de vin ici, mais «de la goutte». Mais après la guerre, les hommes ont voulu avoir du vin, et la Léonarde a vendu du vin, trop peut-être. Du bon vin. Il y avait deux étiquettes : Mon désir d'abord, puis Roz-Vily.

On vendait aussi du café, torréfié ici ; l'huile comme le reste, était mise en bouteille sur place, ce qui fournissait des emplois. Du riz de temps en

temps, du sucre, des pâtes un peu ; ce qu'on voyait sur les rayons, on était tenté d'y goûter.

• Quoi d'autre ?

Des balais, du savon, des sabots tout de suite après la guerre. Des vêtements un peu, du temps de Louis Jaouen.

Il y avait aussi une pompe à essence devant la Léonarde. En 40 (j'avais 15 ans), mon père me dit : «tu pourrais aller chercher de l'essence avant que les Boches ne raflent tout ?» J'ai donc attelé le cheval et je suis allé au bourg. Quand la colonne est passée, j'ai traversé et je suis allé à la Léonarde ; les Boches sortaient du magasin avec des gâteaux, des bouteilles ; je suis passé par derrière, j'ai mis 50 litres d'essence dans la charrette et je suis rentré à la maison.



François Le Gall

JEAN BOTHOREL DE PLABENNEC

un Boulanger heureux de l'être !

D'après Le Télégramme, un article d'Albert Coquil sur l'artisanat, en 1972
Collectage Fanch Coant - (Merci à Claude, de l'Hôtel des Voyageurs)

- *Peder hag unan...*

- *Setu aze.*

- *Pegement ?*

- *Eiz kant deg lur ha pever ugent...*

Sabots aux pieds, sarrau noir, la vieille fermière s'approche de la porte de la camionnette du boulanger. En guise de bonjour, elle commande :

- **Quatre et une** (sous-entendu, quatre pains ronds et une miche). Inutile de préciser plus car Jean Bothorel, le boulanger, est familier de cette façon de parler.

- **Voici.**

- **Combien ?**

- **890 francs.**

Anciens francs, bien sûr. Cela aussi sans qu'il soit nécessaire de le spécifier. Tout en s'éloignant, sa pyramide de pain sur les bras, la cliente poursuit la conversation :

- *Icho eo brao adarre.*

- *ya, vat. Brao, mez seac'h...*

Banalités, diraient des citadins qui méconnaissent l'importance du temps qu'il fait pour les gens de la campagne. En causant du soleil et de la pluie, ceux-ci expriment une préoccupation vitale. Si le vent reste au nord-est et le ciel découvert, il gèlera peut-être au petit matin. Ces problèmes de tous les jours, Jean Bothorel apprend à les connaître chaque jour. Dimanche excepté, il bat la campagne de Plabennec pour livrer du pain à une clientèle fidèle. Du pain rond, de moins en moins d'ailleurs, des «flûtes» blondes, des «moules» de pain fantaisie, mais aussi des crêpes, des biscuits, des biscottes, des confiseries, des pâtisseries, des pâtes, voire de l'aliment à lapins.

- *ça ne vous gêne pas, vous artisan boulanger, de vendre toutes sortes d'autres choses ?*

- *Pourquoi voulez-vous que ça me gêne ? Ma mère, boulangère et fille de boulangère, ne l'aurait jamais*

accepté. Mais il faut vivre. Et puis, si nous ne faisons pas payer plus cher le pain à domicile, c'est parce que nous vendons autre chose par la même occasion.

Les trois boulangers de Plabennec se sont partagé le territoire de Plabennec et de Kersaint en trois secteurs exclusifs. Mais aussi les populeuses cités ouvrières qui ceignent le chef-lieu.

- *Pourquoi ce souci de porter le pain, selon l'antique coutume ?*

- *Les tournées sont une arme de dissuasion contre la concurrence des boulangeries industrielles, lesquelles s'ingénient à multiplier les dépôts dans les commerces d'alimentation. J'en ai même vu un dans une boucherie. La voie du salut pour nous passe par la diversification : pain de seigle, pain complet, épis... Les boulangeries industrielles auront du mal à nous suivre sur ce terrain.*



Boulangerie Bothorel en 1928 - Jean a un an



Jean Bothorel

La camionnette vient de stationner près d'un hangar à fourrage, à la charpente duquel est pendue une imposante carcasse de bœuf autour de laquelle s'affaire un homme de l'art, scie en main.

Jean Bothorel commente : « Cette pratique se généralise. Chaque ferme a son congélateur. Cela ne fait évidemment pas l'affaire des bouchers ! »

Dans son métier, il aime peu la pape-rasse : « Quand on se lève à 5 heures du matin pour préparer les croissants et les brioches pour un petit peuple qui dort encore et, qu'à 8 heures du soir, on achève la préparation des pâtes pâtisseries pour le lendemain, ouvrir un livre comptable ne vous sou-rit que modérément ».

Quant aux dimanches, il les passe sur les stades avec l'une ou l'autre des 21 équipes de football du Stade Plabennecois, dont il est président actif.

PE ANO 'PEUS ? quel est ton nom ?

Par xxxxxxxxx

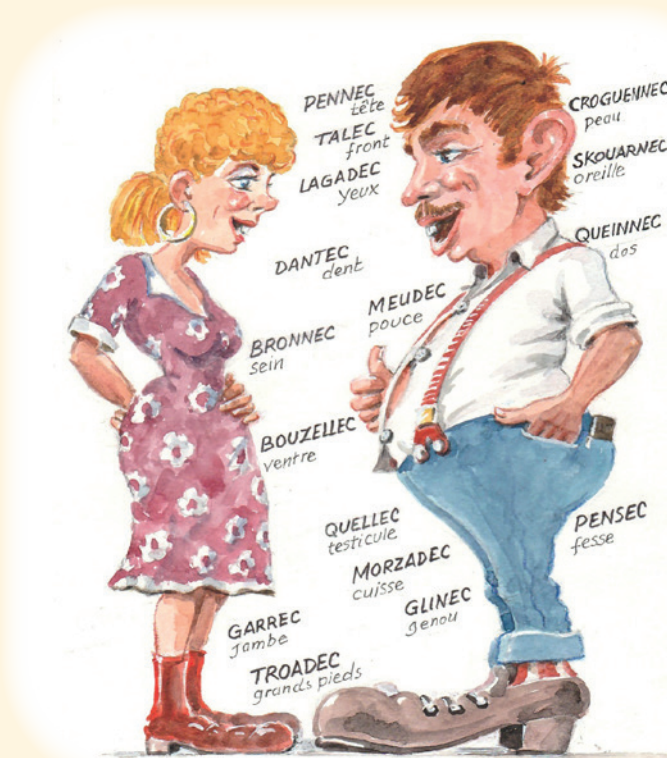
Si les Bretons ont été éloignés de la langue bretonne faute de transmission, les noms de lieux et de personnes restent cependant une marque forte de l'identité bretonne. De génération en génération, notre nom de famille nous a été transmis. Ces noms ont des origines différentes et peuvent être classés en différentes catégories.

- les **noms de baptême** issus le plus souvent de saints, bretons ou autres : Tanguy, Jestin, Jaouen (de Jaoua évêque du Léon), Salaün...
- les **noms de parenté** : **Ab** ou **Ap**, forme évoluée de mab (**fils de**) : Abalain, Abiven, Abhervé, Abily, Appéré, Abaziou, Abéguilé ...
- les noms caractérisant **l'aspect physique, le caractère, les habitudes...** : Le Bras (le grand), Abasq (le pacifique), Louarn (le renard).
- les noms de **professions** : Calvez (le charpentier).
- les noms de **titres et de fonctions** : Lescop (l'évêque).
- les noms d'**origine toponymique** : Menez (la montagne), Le Vourc'h (le bourg)

Pour les **noms caractérisant un aspect physique**, quand ils sont liés à une partie du corps, ils se terminent le plus souvent par «**ec**» ou «**og**». Ils se traduisent par la forme française «**bien pourvu en...**».

- **Troadec** : qui a de grands pieds, bien pourvu en pieds (troad=pied)
- **Lagadec** : qui a de grands yeux (lagad=œil)
- **Skouarnec** : qui a de grandes oreilles (skouarn=oreille)
- **Bouzelloc** : le ventru (bouzelloù=intestins)
- **Pensec** : le fessu (pens=fesse)
- **Cornec** : cornu, bien pourvu en cornes (korn= corne)
- **Morzadec, Morzhadeg** : qui a de grosses cuisses (morzhed= cuisse)

A vous de jouer : sur le dessin ci-joint, retrouvez le sens de votre nom ou de celui de vos amis.



LE MASSACRE D'AOÛT 1944 À PLOUVIEN

vu par Jean Louis Tréguier

Par xxxxxxxxx



Jean Louis Tréguier avait 11 ans en août 44 à Plouvien. Il se souvient très bien de la terrible semaine de la libération, car il vivait dans une ferme en plein bourg. Il nous raconte d'abord la fuite de sa famille dans la campagne pour échapper au pire.

Le 8 août 1944 de la famille Tréguier

Le lundi 7 août, je gardais les vaches quand ma sœur est venue me prévenir que les Américains étaient à Plouvien. Nous avons vite rentré les vaches et nous sommes allés les voir. Ils avaient fait une halte là où est la Mairie aujourd'hui. Ils distribuaient des chewing-gum. Dans l'excitation, je n'ai pas eu le temps de manger ce jour-là. Ils ont ensuite continué vers Bourg-Blanc puis le carrefour des Trois Curés où il y a eu des combats et plusieurs Américains de tués. Pendant ce temps, à Plouvien, c'était la liesse avec des chants et des danses toute la soirée. La guerre semblait finie.

Le mardi 8 août, alors que mon père tirait le fumier sous les chevaux près de la route de Brest, il aperçut un convoi. Il pensait que c'étaient des Américains et il leur fit signe. En regardant mieux, il a vu que c'étaient des Allemands qui venaient de la côte nord pour tenter de rejoindre Brest, mais il a continué à chercher du trèfle pour les chevaux. Pendant ce temps, ma sœur Yvonne, qui était au lavoir près du Prat, a aperçu ces Allemands sur la route de Bourg-Blanc. Au bout d'un moment, le bruit courut que les Allemands tuaient tous les hommes. Elle est allée avertir mon père à Caelen. Il lui a laissé le cheval et la charrette et lui a dit qu'il partait se cacher dans la campagne vers Poumini, à l'écart des routes, et qu'elle devait rentrer à la maison. Moi je gardais les vaches de mon côté et mon autre sœur est venue me dire de rentrer également. Nous sommes revenus à la maison en courant avec les vaches. Comme c'était l'heure de manger, on a mis un reste de ragoût («du rata polonais») dans un grand pot de confiture, et on est partis avec ça. Ma mère,

mes deux sœurs, mes deux frères, Job Mouden qui travaillait chez nous et moi nous sommes regroupés dans la cour avec la famille Bléas d'à côté (la mère et trois enfants de 4, 2 et 1 ans). Comme ça pétaradait tout autour, nous sommes tous partis vers l'abri que l'on avait creusé sous le tas de bois. Tout à coup, nous avons entendu une grosse déflagration, comme si une grenade venait de tomber tout près. Alors là, on est tous ressortis et on a traversé la cour de la ferme Arzur. C'est là qu'on a vu trois hommes qui descendaient de la cour L'Hour, et l'un d'entre eux disait : «les salauds, ils m'ont eu». En fait, il y avait un tireur allemand dans le clocher qui leur avait tiré dessus quand ils avaient descendu la rue pour aller de chez Feroc à chez L'Hour. Le blessé s'appelait Lespinnasse. Il était avec Feroc et un autre réfugié. Ils sont allés se cacher dans l'écurie de chez Arzur, et l'on a su dans les jours suivants qu'il était décédé pendant son transfert à Lesneven pour être soigné. Nous sommes partis vers Terre Neuve en descendant la rue des Moulins. Louis Bothorel était dans le chemin qui monte vers Kerglien, et il nous a fait signe de le rejoindre. On est arrivés dans un champ en haut du Roudous où il y avait tous ceux de Terre Neuve. Il y avait là près de 200 personnes. On a mangé notre ragoût, et ma mère a dit : «on a des amis Tréguier à Kerglien, on va aller chez eux». Les Bléas ont pris la route de Lannilis pour aller chez Daré au-dessus du Moulin d'Avoine, avec mes sœurs et mon jeune frère André.

Ça canardait au loin. Les Allemands tiraient sur les Américains dans le coin de Kerriou. On entendait les obus qui passaient. On était tous dans la maison à réciter des chapelets. Il n'y avait que les femmes car, ici aussi, tous les hommes étaient partis se cacher vers Poumini. Au bout d'un moment on ne tenait plus dans la maison et on est partis dans un chemin creux sous les arbres, tous contre un mur. On entendait les obus qui sifflaient et on se disait : «tant qu'on les entend siffler, c'est qu'ils vont plus loin». On est resté là tout l'après-midi et ensuite, les femmes sont allées faire les travaux. Nous sommes restés trois jours à Kerglien. Mon père est venu, la nuit, dormir avec mon frère et moi dans un des lits-clos. Pendant ce temps, Yvonne, ma sœur de 21 ans, était chez nous avec ma grand-mère impotente. Elle trayait les vaches, donnait du foin aux bêtes qu'on ne pouvait pas sortir, tout cela sans trop savoir où étaient ses parents. C'était une «dijipot» ! Elle se cachait dans le jardin en journée, dans les fanes de patates, et quand ça canardait trop, elle allait à

l'école Sainte-Bernadette avec la fille Arzur. De l'étage, elles voyaient tout le bourg, le Prat et Saint-Jaoua. Elles ont vu un obus tomber sur la maison de Saïk Godog. Il a été retrouvé blessé dans le banc du lit-clos dont le couvercle s'était refermé sur lui avec le souffle de l'explosion. Mon père est revenu à la maison le mercredi après que les Américains aient gagné la bataille. Tout était calme. Les Américains avaient passé en revue toutes les maisons pour s'assurer qu'il n'y avait plus de danger. D'ailleurs, il y avait un Allemand tué dans notre cour. Il avait dû être soigné dans la grange car il restait des médicaments. Le jeudi, ma mère est revenue au bourg pour l'enterrement du curé tué lors de la terrible journée du mardi. Nous sommes tous rentré chez nous le vendredi. Nous avons vu que le vélo de notre père était parti avec les Allemands. Quand nous avons demandé à notre grand-mère si elle n'avait pas eu trop peur, elle a répondu : «O nan, an Allmanted a oa o c'hoari ober brezel bihan» («oh non, il y avait les Allemands qui jouaient à la petite guerre là !»). C'est vrai qu'on s'en est bien sorti. Heureusement que mon frère aîné (17 ans) n'était pas là. Il avait été réquisitionné la semaine précédente comme une quinzaine d'autres Plouviennois, avec chevaux et charrettes pour aller déménager le matériel des Allemands en déroute, de Landivisiau à Brest-St-Marc, où notre cheval a été tué. Ils transportaient des meubles, et même le contenu d'un bar. Et il y a quelques bouteilles de champagne qui sont passées discrètement d'une charrette à l'autre. Ils en ont même fait une chanson :



Les massacres du mardi 8 août au bourg.

Après la liesse de la veille, suite au passage éclair des Américains, la journée du mardi a été marquée par le passage sanglant d'un convoi d'Allemands venant de la côte nord et qui tentaient de rejoindre Brest toujours occupée. Leur coup de folie a entraîné la mort de 33 civils. Jean-Louis nous raconte ce qui s'est passé au bourg pendant qu'il s'était réfugié à la campagne avec sa famille :

Tout est parti du café Bihan au carrefour de Kergervais. Les Allemands avaient fait halte au café. Un d'entre eux est sorti pour satisfaire un besoin, et il a

été tué, on ne sait par qui. Les Allemands sont devenus fous. Ils ont enfermé tout le monde dans le café, y compris un fils Guianvarc'h de Mezou Koz qui passait devant avec sa charrette à cheval pour aller chez le menuisier. Le cheval est d'ailleurs rentré tout seul à la maison. Puis ils ont mis le feu au café. Les personnes enfermées ont réussi à sortir par derrière et à se réfugier dans un abri creusé derrière, mais ils ont été sortis un par un par les Allemands. D'abord François Guianvarc'h avec un bébé de chez Bihan dans les bras. Ils lui ont dit de poser le bébé et ils l'ont fusillé. Ensuite le père Bihan. Un des soldats allemands lui a dit de s'enfuir, ce qu'il a fait. Mais l'officier a obligé le soldat à lui tirer dessus, sinon c'était lui qui y passait. Puis Jean Le Her, tué, le père et le fils Perros, tués. Ensuite, ils ont mis le feu dans la petite chaumière Mao, le feu chez Arsène Lejeune. Puis ils sont passés à la maison Romeur. Ils ont fait sortir les deux hommes qui y étaient : Job Romeur et Joseph Lucas, tués tous les deux. Et ils ont continué dans le bourg.



Carrefour Kergervais aujourd'hui

Le curé, M.Emile Salaün, était dans le presbytère avec le vicaire, M.Floch, et des réfugiés dans la cave. Il a voulu aller dans l'église et, au bout d'un moment, le vicaire ne le voyant pas revenir, est allé voir ce qui se passait et l'a trouvé mort près de la porte entre le jardin du presbytère et le cimetière. Il avait été arrêté par un officier allemand qui l'a accusé d'être un terroriste, et d'être monté dans le clocher pour faire des signaux. Il l'a tué sur place de deux coups de revolver.

La ferme Menec se préparait à faire la moisson avec le fils Parcheminou (17 ans) venu pour aider. En entendant les nombreux coups de feu, ils sont tous partis s'abriter : Les Menec, les Léon, les Vourch, et Parcheminou dans un grand abri en chicanes avec deux entrées, creusé dans le jardin pour tout le voisinage, puis la mère Menec, la grand-mère et les enfants dans un abri sous le tas de foin. Les Allemands ont fait sortir ceux du grand abri : François Léon tué devant sa

femme, François Menec tué en tentant de s'enfuir, Jean Parcheminou tué, Goulven Menec blessé à l'épaule. Puis ils ont mis le feu au tas de foin et lancé une grenade dedans. La petite de 3 ans a probablement été tuée par la grenade, et Thérèse Menec a eu le bas de la jambe arraché. Ils ont quand même réussi à sortir et à s'éloigner du grand brasier.

Au bistrot Le Borgne, tenu par deux sœurs célibataires, Marie et Pélagie, un officier allemand est venu

demander si elles cachaient quelqu'un. Elles ont affirmé que non, mais ils ont fouillé toutes les salles, sauf une petite où des hommes jouaient aux cartes. Ils ont donc échappé de peu au massacre.

Lorsque les Américains ont repris Plouvien le lendemain mercredi, les blessés ont été envoyés à l'hôpital militaire de Vitré pour y être soignés. Certains ne connaissaient pas le français, mais ils y ont trouvé Yves Le Duff de Plouvien, blessé également, qui a fait l'interprète.

Souvenirs de la famille Le Jeune

Pour compléter le récit de Jean Louis Tréguier, voici ce qui a été rapporté dans la famille Lejeune et raconté ici par Henri, fils d'Arsène dont la maison a été incendiée par les Allemands à Kergervais : «Il a été demandé à mon père, menuisier, de fabriquer la croix de l'Allemand qui avait été tué. Après avoir fini son ouvrage, mon père a quitté l'atelier par l'arrière, en cassant la fenêtre, et a rejoint la famille qui s'était réfugiée à Plabennec, au Cruguel où étaient installées les sœurs de ma mère. De là, ils aperçurent les fumées des maisons qui brûlaient».

(Voir ci-joint les photos de la collection de la famille Le Jeune.)

Le «Chemin de mémoire»

Plouvien a inauguré, le 9 mai 2010, un «Chemin de mémoire», dénommé en breton Hent ar Peoc'h, en souvenir du massacre de 33 civils les 8 et 9 août 1944. Ce chemin est composé de 8 stations. Chaque panneau comporte des photos prises en 1944 et des témoignages des rescapés. Répartis dans le bourg, ces panneaux sont posés à l'endroit exact où avaient pris place les photographes les 8 et 9 août 1944.



Le bilan humain de la libération de Plouvien - Le Télégramme 5 août 2014

La libération de la commune, en août 1944, fut entachée par le massacre de 33 civils par les forces d'occupation nazie en pleine déroute. Les forces d'occupation avaient quitté la commune le 2 août et les Américains étaient arrivés le 7, offrant, croyait-on, la délivrance. Malheureusement, Plouvien était sur la route de repli des Allemands, et une colonne réinvestit le bourg le lendemain. L'exécution d'un soldat va déclencher une folie meurtrière envers les civils, dont 33 seront fusillés. Quant à la bataille de la libération de Plouvien, qui se déroulera notamment du côté de Minihiy, elle fera quelque 300 morts chez les Allemands et 75 parmi les Américains. La commune n'a jamais oublié cet événement et ses martyrs. Dans le récit de ses combats, le général Grow écrira : «Les combats du 9 août furent un massacre».

LE CHÂTEAU DU LEUHAN

son histoire

Par Fanch Coant

Construction par John Burnett Stears



le chateau aujourd'hui

Le Leuhan est déjà connu en 1830, pour avoir, selon Brousmiche, *«le plus bel étang»* du Finistère, *«très poissonneux»*, d'une superficie de 50 ha. On y trouve carpes, tanches et belles anguilles vendues au marché de Brest. Le lieu doit plaire, puisqu'en 1874, il est acheté par M. John Burnett Stears, devenu une des plus grosses fortunes de Brest. M. Stears, ingénieur écossais, a obtenu à partir de 1841, la concession de l'éclairage de Brest, concession fort intéressante financièrement. Le gaz nécessaire est obtenu par distillation de la houille.

Son fils, lui aussi appelé John Burnett Stears, épouse en 1869 une fille de banquier new-yorkais, d'origine bretonne, Béatrice de Keredern de Trobriand, (ce sont deux manoirs proches de Morlaix). Le couple partage son temps entre Paris, Brest et bientôt Plabennec, où il a déjà acheté différentes terres, dont la ferme de Gouéroc en 1874. En 1882, le château

du Leuhan est construit, avec ses décorations néo-gothiques, au milieu d'un beau parc arboré : c'est sa maison de campagne, à mi-chemin entre Brest et sa propriété en bord de mer, Castel-Régis à Brignogan. Si la pierre vient d'une carrière proche, les briques utilisées viennent de Grande-Bretagne. Très fortuné, M. Stears achète à cette époque la ferme de Creac'h Cuden, où sont construites, pour les deux familles, deux maisons jumelées très caractéristiques par leurs toits débordants en pignon, et portant en façade le blason du propriétaire. Il fait de même pour Gouéroc, Ile grise, Kerscao-LocMazé et bien d'autres fermes dans les communes voisines. Le moulin de La Motte est rebâti dans le même style, puis l'habitation de Ty-Ruz, à l'emplacement de l'ancien moulin du Leuhan.

De grandes écuries, un bel abri pour la calèche décapotable, une habitation et un jardin clos de murs sont bâtis côté étang, avec entrée portant tête de cheval en pierre, face à la belle entrée du château que domine un lion. L'autre entrée porte tête de vache et mène à la ferme de Ty Bras. Pour assécher l'étang, il fait venir de Seine-et-Marne deux ingénieurs, les frères Louis et Léon Chandra, . Les canaux sont creusés à la pelle, en se tenant sur des fagots de bois pour ne pas s'enliser. Trente kilomètres de drains sont posés, sur une surface de 48 hectares. En 1884, les cultures y sont surtout du blé, de l'avoine, du sarrasin, du trèfle, du sainfoin, de la luzerne, des pommes de terre et des carottes... Une piste d'entraînement hippique en fait le tour. Pour rejoindre plus rapidement Lesneven en voiture à cheval (en «carrosse», disait-on), M. Stears achète du terrain entre LocMazé et Pentreff, et aménage à ses frais une belle route droite et empierrée, avec pont sur la rivière, utilisée actuellement comme sentier par les marcheurs.



Balcon supérieur et Escalier extérieur

En 1883, au moment de la laïcisation des écoles communales de Plabennec par la République, M. Stears est sollicité par M. Billon, curé-chanoine royaliste de la paroisse, afin de fournir des fonds pour la construction de l'école catholique Ste-Anne. Il y répond très favorablement et devient alors, selon le journal *L'Union Républicaine*, «*le très généreux propriétaire dont le monde réactionnaire et clérical salue surtout les écus*». Selon le journal «*La gazette du Laboureur*», il est aussi sollicité pour participer à la liste cléricale, lors des élections municipales, en 1884. Mais étant considéré finalement comme trop peu malléable, la place d'adjoint va être octroyée à M. André Rodellec du Porzic, qui vient d'acheter la maison du Dr Gloaguen à Landouardon. Il sera, très brièvement, le seul noble ayant été membre du conseil municipal de Plabennec, de la Révolution à nos jours.

Quant à Mr Stears, tout en finançant fortement la construction de l'école Ste-Anne, il reste en bon terme avec le camp républicain local qui révisé complètement son opinion et finalement lui trouve beaucoup de qualités ! (Voir l'article de *L'Union Républicaine*, en annexe).

Les écuries du Leuhan, bâtisses de très belle taille, abritent des chevaux de valeur. En 1883, les courses de la société hippique brestoïse se déroulent au Leuhan. A la même époque, Stears obtient, au concours hippique brestoïse, le prix «*Troubadour*» en course de trot, et le premier prix en courses d'obstacles. Son cheval «*Brillant*» obtient le premier prix au concours hippique de Nantes et Paris. En février 1885, il organise dans son château du Leuhan un concours de juments poulinières, auquel vient assister, à pied, l'institutrice publique et ses pensionnaires filles. Mais cette visite déplaît aux cléricaux qui écrivent dans le journal *L'Océan* : «*Est-ce la place d'une institutrice qui se respecte et respecte ses élèves ?*».

Les frères Chandora participent aussi à la vie politique locale, dans le camp républicain. En 1888, avec M. Piron, négociant en boissons à Plabennec, et le juge de paix, ils organisent la Fête Nationale du 14 Juillet, qui comprend une distribution de pain aux pauvres, la distribution des prix aux élèves de l'école publique, un banquet, un feu d'artifice et un bal. Mais la population boycotte cette fête républicaine, à la demande de M. Billon, le curé royaliste. Le sous-préfet aussi s'étonne de l'absence des élus municipaux.

Entre temps, le couple Stears a mis en route à Brest la

construction du château de Kersteers sur la falaise au-dessus de la rade, qui ne sera fini qu'en 1894, après le décès en 1888 du mari, Mr Burnett Stears. Douze ans plus tard, sa veuve épouse le comte Ollivier Rodellec du Porzic, à la réputation sulfureuse, et son cadet de 25 ans. Elle aime les soirées mondaines à Paris et à Brest, où un superbe diamant bleu lui sera dérobé. La dame se sépare bientôt de son mari, tout en gardant le titre de comtesse, acquis par son mariage. Elle mourra en 1941, à 91 ans, au Castel Régis, à Brignogan-Plages. Le château de Kersteers, à Brest, devient alors l'école Fénélon.

Arrivée des de Maleissye

En 1889, une des filles de la comtesse épouse M Etienne Tardieu de Maleissye, habitant Houville, une petite commune d'Eure-et-Loire, où son père, marquis, aura été maire pendant 57 ans avant de venir finir sa vie à Plabennec en 1944. Avant la guerre 39-45, il possédait au Leuhan une superbe voiture, se souvenait Albert Lossouarn : «*une Panhard-Levassor, avec glace séparant le chauffeur des passagers arrière, et un téléphone à cornet pour donner les ordres au chauffeur, qui est italien, toujours tiré à quatre épingles, casquette et longue blouse bleu ciel, et col montant bleu*». Le couple a un fils, Jacques, qui voyage beaucoup, se marie à Genève et son fils Régis réside à Cannes. C'est après son décès que ce fils hérite du titre de marquis de Tardieu de Maleissye.



Photo de la Panhard-Levassor

Le château du Leuhan a-t-il été habité régulièrement au début du siècle passé ? Dès le recensement de 1891, ni les Stears ni les De Maleissye ne sont recensés dans cette demeure, qui est sans doute considérée comme habitation secondaire, et dont Louis Bothorel va être le gardien pendant plus de vingt années. Aux quatre recensements qui se succèdent de 1926 à 1946, seuls les noms des gardiens (Emile Simon et Yves Boucher) vont être notés, avec parfois celui d'un ouvrier agricole salarié. Le nom des Maleissye, propriétaires, est toujours absent des registres. Pourtant, le grand-père Etienne de Maleissye y a vécu un temps, avant de décéder en 1944. Vers 1950, le petit-fils Régis est dans l'Ontario, aux USA, mais il revient régulièrement au Leuhan où l'attend sa voiture, une Ford Ariane, qu'il fait réparer au garage Abaziou. Deux de ses filles vont y naître et la troisième au Canada. En effet, en 1952, Régis



Escalier et mosaïque

de Maleyssie part au Canada où il exploite des terres céréalières à Buffalo Creek. La famille revient chaque année pour quelques mois en été. De nouveaux arbres sont expédiés du Canada, que vont chercher à l'aérodrome Marcel Georgelin et Guillaume Boucher et que ce dernier plante ensuite dans le parc. C'est vers ces années qu'Albert Lossouarn a eu l'occasion de manger, au manoir, un délicieux et copieux repas servi par Fine Caër. Il s'est surtout souvenu du plat de perdrix, servi sur feuille de vigne. C'est «*Bihel Kerjean, de Traon Bihan, qui chassait le pigeon et la perdrix, qu'il vendait aux gens de la ville : des avocats, des gens bien placés qui ne regardaient pas au prix et achetaient des petites bêtes pour ne pas rentrer bredouille*».

Vingt ans plus tard, le marquis revient vivre avec sa femme et ses trois filles dans son château du Leuhan. Mme Cloarec Annick y fait chaque matin le ménage depuis bien longtemps car elle a vu le grand-père de Régis de Maleissie se rendre à la messe dans le «carrosse» décapotable du château. Elle a aussi, l'hiver, préparé les lits en y passant entre les draps un chauffe-lit en cuivre rempli de braises. Dans ces années 1970-80, le Marquis, selon le journaliste du Télégramme, «*y coule des jours paisibles, au milieu de merveilleux volumes de sa bibliothèque, de ses meubles de famille (une fortune) de ses œuvres d'art, de portraits de famille*». Régis, «*infatigable voyageur assagi*», y meurt en 1995. La plupart des biens sont alors vendus, le château est aménagé en appartements pour location, puis revendu. Les vastes écuries voisines sont transformées en habitation.

La famille Chandora.

La famille des ingénieurs Chandora est restée dans la région. Un des fils, Georges, épouse Marie Marceline Cudennec, de la ferme de Kerangoff, en 1888, et s'installe ensuite un moment dans la ferme de Ty-Bras, aidé de cinq jeunes domestiques. Lucie, la sœur de Georges, s'est mariée à Claude Le Jeune de Creach Cudenn, en 1908. Plusieurs descendants habitent toujours le Nord-Finistère. Dans l'entre-deux-guerres, l'un d'eux a tenu une fabrique de savon, Jourde, à Brest où ont travaillé plusieurs Plabennecois, dont le père d'Alain Jestin, de la cité Kerangall. Il chassait aussi régulièrement sur Plabennec.

Un tableau de Simon Bolivar, au Leuhan.

La représentation du «Libertador» de plusieurs pays d'Amérique du Sud a trôné longtemps dans le salon au Leuhan, après avoir été réclamé pendant 70 ans par le Vénézuéla. Simon Bolivar, riche aristocrate de Caracas, avant de chasser les Espagnols de son pays, est passé par Paris en 1804, où il a eu «*une vie sentimentale très animée*». Il y a dédié son portrait à une demoiselle de Trobriand, qui l'a transmis à ses descendants, dont les Maleissie.

Un vice-amiral au Leuhan

Après une belle carrière dans la marine, et un poste de Préfet Maritime à Brest, M. Grout Gaston est venu vivre sa retraite à Ty-Ruz, au Leuhan, avec sa femme. Il y décède en 1947. Son épouse, très âgée, y habitait encore en 1961.

Merci à Yves Priser pour son «*Histoire des Stears et Maleyssie à Plabennec*», et à Jean-Yves et Martine Berthou, fille de Guillaume Boucher, gardien et homme de confiance du Marquis du Leuhan, pour leurs renseignements et documents.



Plaque gravée à l'entrée

Texte gravé à l'entrée du château

Cette maison a été construite selon mon idée,
moi John Burnet SteaRs.

La première pierre a été posée le premier jour de mai 1882
par mon épouse

Béatrice de Keredern de Trobriand.

Lacroix, maître ouvrier expérimenté,
et Victor La Pierre, sculpteur de talent,
ont été en charge du travail.

Que la bénédiction de Dieu soit sur les miens et mes enfants,
comme elle l'a été sur moi et mes ancêtres.

M. Stears, maire de Plabennec ? (Article du journal «Union Républicaine», en 1884)

«Jadis on avait annoncé que si M. Le Breton était évincé, M. Stears deviendrait le maire de Plabennec. Cela paraissait sensé. M. Stears est le bienfaiteur du pays. Il paye si bien les ouvriers, qu'il a fait hausser le prix de la main-d'œuvre, au détriment des petits cultivateurs, il est vrai. Dans son vaste domaine, qu'il administre en millionnaire peu soucieux de la dépense, il a transformé des marais en magnifiques prairies, il vient d'élever un château qui sera la curiosité artistique de la région. Faut-il un télégraphe ? M. Stears donne 500 francs. Faut-il une école libre de sœurs (l'école Ste-Anne) ? M. Stears s'inscrit pour 5 000 francs. A l'époque de cette dernière générosité, le journal l'«Océan» annonçait que les électeurs de Plabennec trouveraient bientôt l'occasion de témoigner leur reconnaissance au châtelain du Leuhan. Les électeurs n'ont pas eu cette peine, la cure (M Billon, curé royaliste) a habilement écarté de sa liste M Stears, qu'on ne trouve pas assez malléable ; elle a préféré M Rodellec du Porzic qui, n'ayant qu'une situation des plus modestes, restera plus facilement sous sa dépendance».

AR BREZHONEG

Le Breton



Mael Thépaut, de Plabennec, 32 ans, a fait ses études dans la filière Diwan jusqu'au bac. Ensuite des études supérieures en mathématiques et statistiques l'ont conduit à travailler quelque temps à Paris. Revenu au pays il enseigne les mathématiques, en breton et en français, dans des collèges de la région, actuellement à Saint-Renan. Il est aussi l'une des chevilles ouvrières de la Redadeg, cette « course » en relais d'une semaine qui est organisée tous les 2 ans pour attirer l'attention sur la langue

bretonne et collecter des fonds pour des actions en lien avec le breton. Cette année 2020 la Redadeg partira le 15 mai de Carhaix et se terminera le 23 mai à Guingamp. Elle passera le bourg de Plabennec le dimanche 17 mai en soirée. Tous les sportifs petits et grands sont invités à se joindre à la course.

Mael nous parle ici de cette Redadeg.

E diavaez da vuhez micherel, daoust hag e peus tro da ober gant ar brezhoneg ?

Abaoe 2012 e ran war-dro ar Redadeg e Bro-Leon. Kalzig emvodoù a zo da brientiñ pep tra ha kalzig emgavioù gant tud ar vro. Gant Goulc'hen an Ostiz on bet e-pad pell o labourat er vro amañ ha bremañ eo gant Leila Simon. Klask a reomp mont a aliesañ posubl e Brezhoneg evel-just.

Redadeg ? Petra eo ar Redadeg ?

Alato ! Ar Redadeg memestra ! Tud o redek noz-deiz e-pad 8 dervezh e Breizh a-bezh evit ar brezhoneg !

Kroget e oa e 2008 hag e 2020 e vo ar 7^{vet} Redadeg. 2000 km a vo redet etre Karaez ha Gwengamp, ha tremen a raio er vro amañ d'ar sul 17 a viz Mae, da 8 eur hanter diouzh an noz e vo e Plabennec.

Pedet eo pep hini da zont da redek pa dremen ar Redadeg dirak e di. Gouelioù a vo e pep korn bro pa dremenno, ha tud war an hent disehan !

Titouroù ouzhpenn a gavo'h war lec'hienn ar Redadeg : ar-redadeg.bzh

Petra eo palioù ar Redadeg ?

Pal kentañ ar Redadeg, hervezon, eo lakaat war-wel ar brezhoneg hag ar vrezhonegerien, strolañ an dud en-dro d'ur gouel bras, e Breizh a-bezh, ha bevañ un darvoud dreist-ordinal asambles. Ar Redadeg a zo « brezhoneg ha plijadur ».

Ar bloaz-mañ hon eus dibabet an tem « Deus 'ta mignon ». Pediñ a reomp an holl da zont da redek, ar vrezhonegerien evel-just met ivez ar re n'int ket brezhonegerien c'hoazh, a zo tost d'o sevenadur.

Ur pal all a zo ivez eo dastum arc'hant evit skoazellañ raktresoù e brezhoneg. Ar raktresoù-se a zegas brezhoneg e buhez an dud, dre ar radio, an tele, al levrioù, pe dre pourmenadennoù, abadennoù... Pep hini a c'hell reiñ ur gweneg bennak da gas ar brezhoneg war-raok. Ar c'hevredigezhioù a c'hell ober ivez, ar stalioù, an tiez-kêr... Ha ret eo dont da redek da c'houde ! E-kreiz an noz a-wechoù !

Lakaet peus ar gaoz war an abadennoù tele. Te zo bet gwelet er bloavezhioù paseet ! Lavar deomp penaos peus graet !

Evel-just, o vezañ e-penn ar Redadeg, gant tud all, e vezan gwelet en tele pe er c'hazetennoù a-wechoù. Met n'eo ket ar pezh dedennusañ.

Er bloavezhioù paseet e oa bet kaset da benn gant Justine, Perynn ha Quentin an heuliad « C'hwil a gano » a c'heller gwelet war internet. Istor krennarded en ul lise arzhel, ha me oa kelenner war ar sport... N'on ket bet gwelet alies ouzh ar skramm rak va ferzh a oa en tu all d'ar c'hamera dreist-holl : boued, urzhiater...

An heuliad-se a zo bet skoazellet gant ar Redadeg, evit gellet ober un dra bennak brav ha prop. War YouTube e c'helloc'h kavout an daou goulzad.

Muioc'h-mui e c'heller ober a bep seurt traoù e brezhoneg. Deskiñ er skol a zo mat, met gellet ober gant ar brezhoneg war ar pemdez a zo gwelloc'h c'hoazh. Setu perak e kemeran perzh er Redadeg. N'em eus ket tro da sellet ouzh an tele e brezhoneg (nag e galleg), met gouzout a ran e vez graet muioc'h-mui. Met tro 'm eus bet da gemer perzh e abadennoù evit an tele, ar pezh n'eo ket anat e galleg avat ! Va skollajidi a sell ouzh Foeterien ha gwelet a reont e ran gant ar brezhoneg e diavaez ar skol, ar pezh ne oa ket anat dezho... Hag an tele a zo ur skouer hepken !

Ha petra eo da raktresoù evit ar bloavezhioù a zeu ?

Ar raktres kentañ da echuiñ eo hini ar Redadeg, a vo e miz Mae. Labour a chom da ober c'hoazh, met plijadur vo !

Betek-hen e za din bezañ e skolaj Lokournan ha kenderc'hel a rin da gelenn ar matematik. Ar matematik a blij din ha kalzig skoulmadoù a ran evit va flijadur. Ar pezh a blijfe din ober eo gellet rannañ va flijadur oc'h ober matematik gant tud all estreget va skollajidi. N'ouzon ket e peseurt stumm c'hoazh, met e brezhoneg kredabl.

Mat. Mersi bras dit Mael ha kenavo dizale neuze !

Mersi deoc'h ha kenavo kentañ tro, o redek war an hent e miz Mae !